



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

12 | 2007

La faim et l'appétit

La faim et l'appétit : préface

Joëlle Ducos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/2684>

DOI : 10.4000/questes.2684

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2007

Pagination : 1-4

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Joëlle Ducos, « La faim et l'appétit : préface », *Questes* [En ligne], 12 | 2007, mis en ligne le 15 janvier 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/2684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.2684>

© Association des amis de « Questes »

Préface

« Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger » : cet adage de Molière correspond à ce que sont pour nous la faim et l'appétit, deux notions associées à la nourriture et à son désir. La faim, état physique lié au manque de nourriture, signifie l'absence vitale, alors que l'appétit relève d'un besoin physique et d'un désir qui peut aller au-delà du nécessaire. Entre instinct physique et désir, la nourriture paraît ainsi centrale aussi bien dans sa matérialité que dans sa capacité à donner du plaisir : ne peut-elle amener à l'un des péchés si souvent représenté au Moyen Âge, la gourmandise ou l'art de vivre pour manger ?

Un détour par le lexique et son histoire démontre que cette relation sémantique entre ces deux noms est déjà présente au Moyen Âge : *faim* et *appetit* appartiennent au même domaine, même si ce dernier n'est pas exactement similaire. Le lexème *faim* désigne l'état où l'on manque de nourriture, la faim « fort et dure » qui « fet guerre » à Renart et l'amène à jouer des tours pour obtenir par ruse une nourriture dont l'absence le torture. Mais ce nom est aussi synonyme de *talent* en tant que désir dans une acception plus générale. *Appetit*, dans la langue médiévale, garde trace de son étymon et suppose une tension vers ce qui est à venir. Il signifie ainsi toute attitude de désir, aussi bien vers le bien que vers le mal : c'est ce trait sémantique qu'il partage avec le nom *faim*. La nourriture n'est pas donc pas le désir premier mais fait partie d'un ensemble de mouvements de l'âme, analysés et hiérarchisés et l'appétit est objet d'étude philosophique, aussi bien dans les textes latins que vernaculaires. Ainsi, dans les gloses du *Livre de Ethiques* de Nicole Oresme, il

fait l'objet de nombreuses définitions. « L'appétit, dit le traducteur, est principe qui est dedenz en nous. Et se le motif estoit dehors et l'appétit y conferast, encore seroit la chose volontaire. » Cette puissance de désirer qui est en nous peut se manifester de bien des manières : c'est la volonté, « puissance de l'ame qui autrement est appelée appetit intellectif ». C'est aussi la passion, « mouvement de l'apetit ou resgart de bien ou de mal ». La colère et le désir sont aussi des passions, mais de *l'apetit sensitif*, qui relève des choses sensibles et non de la raison. L'appétit se décline ainsi de multiples manières selon l'objet du désir et la faculté qui est mue : de l'appétit naturel qui est la satisfaction des besoins à l'appétit intellectuel pour les objets qui relèvent de la pensée, le désir prend toutes les formes possibles, qu'il s'agisse de l'aspiration au bien, du désir sexuel et amoureux, de la volonté ou du désir de nourriture. Ce dernier est sans nul doute l'un des plus communs, voire des plus bas puisqu'il apparaît commun aux hommes et aux bêtes et peut prendre des formes exagérées : c'est la boulimie désignée par le syntagme *appetit canin*, dans les textes médicaux.

L'appétit médiéval est ainsi toute forme d'appétence, ce qui explique ce passage si fréquent du désir de nourriture au désir sexuel : en témoigne le personnage de l'abbé dans *Jean de Saintré*, qui associe banquets démesurés et débauche sexuelle dans la tradition bien établie dans les fabliaux qu'évoque Caroline Foscillo. Ces appétits sensitifs, selon la formule médiévale, sont les pulsions premières d'un corps privilégié au détriment de l'âme. Inversement l'appétit au bien suppose le jeûne, la faim maîtrisée au profit d'une élévation morale. Les représentations allégoriques de Caresme et de Charnage qu'évoque Laetitia Tabard en sont l'illustration la plus nette. De nombreuses scènes de la littérature en témoignent également : Sophie Albert a clairement montré ce passage du corporel au spirituel dans les épisodes concernant le roi Mordrain. Le désir de nourriture, dans cette perspective, relève plus de l'instinct animal que de l'humanité : il apparaît comme le trait distinctif de l'homme sauvage qu'est Merlin, d'après les analyses d'Irène Fabry. L'opposition entre une vie faite des

instincts premiers et l'ascèse, entre le repas gargantuesque et le pain et l'eau de l'ermite, structure ces textes aussi bien dans la veine comique, morale ou romanesque et la nourriture y paraît comme le signe matériel de ces deux modes de vie.

La nourriture est aussi preuve de civilisation, dans ses composantes, dans ses modes de cuisson et ses rituels : les travaux de Bruno Laurioux ont largement montré combien il s'agissait d'une culture qui s'installe, subit des variations et paraît comme investie d'une valeur forte d'identité sociale. C'est ainsi que les poissons, selon Cécile Le Cornec, ne sont pas seules marques de jeûne mais correspondent à une hiérarchie sociale. De fait, l'importance des banquets dans la littérature médiévale marque très clairement combien ils jouent un rôle fondamental dans une communauté, fictive ou non : que serait la matière arthurienne sans le banquet, signe inaugural d'une aventure ?

Il ne faudrait pourtant pas en conclure à une opposition systématique entre un rituel social où la nourriture paraît comme signifiante d'un pouvoir et une évocation littéraire où le corps et ses besoins relèvent du bas, comme on a pu le présenter parfois. De fait si la lecture philosophique de l'appétit montre une hiérarchie, elle met aussi en évidence la continuité entre l'âme et le corps par le désir. De même les textes médicaux soulignent à la fois la nécessité vitale de la nourriture et le risque qu'elle peut présenter. L'ingestion de substances étrangères peut en effet altérer les humeurs et susciter des maladies en tant que « choses non naturelles », c'est-à-dire extérieures au corps. L'importance manuscrite des recettes et des régimes de santé démontre le souci de préserver une santé et un équilibre. Les recettes de cuisine correspondent alors plutôt à des impératifs diététiques qu'à une préoccupation gastronomique : la communication d'Anne-Laure Lallouette rend sensible l'importance des codes qui régissent les prises de nourriture et les mises en garde médicales face aux excès ou aux privations.

Du désir au régime diététique, c'est donc le corps qui est au centre de la relation entre faim et appétit en tant qu'organisme vivant, avec ses besoins et ses penchants, et en tant que manifestation visible des désirs profonds. Le corps paraît ainsi un instrument au service d'une volonté humaine qui régit aussi bien attitude morale que satisfaction des besoins vitaux, d'où une quête de mesure qui transparaît dans l'approche philosophique et médicale et qui construit une sorte d'éthique du désir.

Joëlle DUCOS
Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)